

VUE DU CHATEAU ROYAL DE WINDSOR.

LA REINE VICTORIA INTIME

SUITE

V



ONNONS maintenant quelques détails sur la fortune de la reine Victoria. Sa liste civile est d'un peu moins de dix millions. A cela, il faut ajouter les revenus du duché de Lancastre, apporté à la couronne par le roi Henri IV, lequel revenu augmente régulièrement, et se monte aujourd'hui à un million.

Jusqu'à la majorité du prince de Galles, la reine a joui des revenus du duché de Cornwall, qui, grâce à la bonne administration du prince Albert, représentaient une somme annuelle de un million deux cent cinquante mille francs, mais qui ont plus que doublé depuis.

Plus curieuse est une autre source de richesses. Un certain John Camden Nield, qui avait toujours vécu pauvrement, laissa en mourant, il y a de

longues années, un million deux cent cinquante mille francs qu'il légua à Sa Majesté. Elle accepta le legs, donna vingt-cinq mille francs à chaque membre de la famille Nield, et laissa le reste s'accumuler, de telle sorte que, aujourd'hui, le tout se monte à vingt-cinq millions. Le prince Albert en avait laissé quinze à sa royale veuve.

On conçoit qu'avec de telles ressources on puisse faire des placements avantageux.

Les résidences d'Osborne, dans l'île de Wight et de Balmoral, en Écosse, ont quintuplé de valeur depuis l'achat primitif. La reine possède, en outre, beaucoup de terres, bois et forêts, qui rapportent environ huit cent mille francs, plus le château de Claremont, où moururent Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie; des terres et des maisons à Cobourg, une des plus belles villas de Bade; environ douze millions et demi en objets d'or et d'argent, plusieurs millions en bijoux personnels et dentelles rares, et d'autres millions en tableaux, statues et objets d'art.

Si énorme que soit cette fortune, elle suffira à peine au nombre non moins considérable des héritiers. On peut compter sur l'esprit de justice de la reine pour réparer les inégalités du sort et pour augmenter ses ressources jusqu'au dernier jour, car rien ne saurait surpasser le soin avec lequel est administré son immense domaine.

On a fait courir bien des bruits injustes sur sa prétendue parcimonie. Rien n'est plus immérité.



Ses largesses atteignent des proportions et prennent des formes dont on ne doute guère.

En cela, comme en tout, elle est guidée par un esprit d'ordre, de justice et de modestie chrétienne.

En dehors des bienfaits, en quelque sorte officiels et prévus, réglés par la liste civile, combien de *charités*, de secours délicats et cachés dont on ne parle ni dans la presse ni même à la cour, pour cette excellente raison qu'on les ignore. La *bourse privée* s'ouvre continuellement sans que personne s'en vante, et la bonne œuvre se complète par de douces paroles qui soulagent le cœur en même temps que la misère s'atténue. Mais la main gauche ignore le plus souvent ce que fait la main droite de cette vraie chrétienne. Bien des gens s'imaginent que le secours d'une reine doit toujours correspondre à la grandeur de son rang. S'il en était ainsi, elle serait obligée de restreindre tellement ses générosités qu'on se plaindrait encore bien plus.

Ses largesses prennent toutes les formes, depuis les splendides trousseaux de ses filles et petites-filles jusqu'aux jouets de tous les enfants de ses domaines à Noël. Ses dons en argent sont les plus nombreux, et des pensions accordées sur la « bourse privée » s'ajoutent à celles qu'a prévues la liste civile.

Jamais grande fortune ne fut mieux administrée que celle de la reine Victoria. Lorsqu'elle monta sur le trône, le désordre, le coulage, l'insubordination régnaient sans conteste dans les palais royaux. Chacun négligeait ses devoirs et pillait ou laissait piller. Élevée par une mère relativement peu riche et très prudente, mariée à un prince qui, malgré sa jeunesse, était doué d'un admirable esprit d'ordre et de prévoyance, la reine résolut de réformer entièrement l'état de choses existant; ce n'était pas facile; les mauvaises volontés et les prétendus droits lui barraient le passage à tout instant. Aidée par sa fermeté et par l'activité du Prince Consort, elle brisa tous les obstacles et fit de sa maison l'intérieur le mieux ordonné du royaume, en même temps qu'elle réformait, par son exemple, les habitudes peu édifiantes de son entourage.

Sa prodigieuse mémoire lui a toujours fait garder le souvenir de tout objet, précieux ou non, introduit dans ses résidences, et l'on doit sans cesse s'attendre à ce qu'elle demande telle chose que tout le monde a oubliée, excepté elle.

On raconte, entre autres anecdotes à ce sujet, qu'il y a quelques années, un ambassadeur d'Allemagne, ayant été invité à Windsor, entretenait Sa Majesté de son lieu de naissance, Fürstenburg. Or, il existe dans cette ville une célèbre manufacture de porcelaine. Le soir, au dîner, on fut surpris de voir sur la table, au lieu de vaisselles d'or et d'argent, un très beau service en porcelaine représentant, sur chaque assiette, des vues de Fürstenburg et de ses environs. C'était une déli-

cate attention de la reine pour son hôte; elle avait ordonné qu'on fit sortir ce service de la retraite où il dormait, *depuis neuf ans*, dans le plus complet oubli!

Malgré la magnificence de la cour pendant toute la jeunesse de la reine, les grandes fêtes et les réceptions répétées des souverains étrangers, la couronne n'eût jamais un sou de dettes et ne demanda jamais au Parlement le moindre excédent de revenu, « pas un shilling », disait aux Communes le célèbre ministre Robert Peel.

L'administration de la maison royale est, à elle seule, un vrai gouvernement. Windsor, pour sa part, n'emploie pas moins de deux mille personnes.

La journée de la royale maîtresse de maison commence de bonne heure. Avant dix heures, les menus du jour lui sont soumis, et elle les annote au crayon-encre violet; ceux des petits-enfants en résidence auprès d'elle, sont soigneusement examinés. Les fournisseurs sont répandus dans tout le royaume, car les domaines, si étendus qu'ils soient, ne peuvent tout fournir; un détail suffit à prouver combien les habitudes sont immuables: le bois de hêtre, qu'on brûle partout dans les palais, est envoyé par eau de Marlow-sur-Tamise! Tous les serviteurs ont leurs quartiers bien définis, et ne doivent jamais *passer la frontière*. Chacun sait que, s'il est bien traité, bien payé, il n'est pas indispensable, que rien n'est ignoré, que tout manquement est puni. Cette stricte et indispensable discipline n'exclut pas la bonté. Il n'est pas de meilleure maîtresse, plus remplie de considération, et même de reconnaissance pour les bons services, que la reine Victoria, et comme les nouvelles figures lui causent un véritable malaise, on est certain de gagner chez elle ses invalides, si on les mérite; or, cela signifie une pension très suffisante, une petite maison confortable, une excellente nourriture, un médecin en cas de maladie, et parfois, pour les meilleurs, une visite de la bonne maîtresse et quelque cadeau pratique.

Tout est numéroté, catalogué, tenu dans un état admirable d'ordre et de propreté chez la souveraine. Un jour, passant dans la grande galerie de Windsor, si pleine d'objets précieux, Sa Majesté remarqua un meuble dont le marbre était fort poussiéreux. Aussitôt, elle traça du bout du doigt sa signature si connue: *Victoria, R. I.* Le lendemain, elle revint; la signature était intacte; la reine la traça une seconde fois. Le troisième jour, toutes deux avaient disparu, mais la fille de chambre de ce quartier s'était enfuie, épouvantée, sans demander ni gages ni un certificat. La reine la fit chercher, lui adressa un petit speech, et la garda.

VI

Donner des détails sur les linge-ries, les porcelaines, les cristalleries, les chambres d'approvision-

nement, des résidences de la reine, nous entraînerait trop loin; la plupart ressemblent à de riches magasins. Seulement, on y voit des pièces plus précieuses qu'aucun magasin n'en possède. De toutes les collections, les plus merveilleuses sont celles des porcelaines rares et des objets d'or et d'argent; cette dernière passe pour la plus riche du monde. Les deux vastes pièces où sont renfermés ces trésors de trois siècles, sont du domaine des *Mille et une Nuits*. On peut s'en faire une très légère idée en contemplant le service en or pour 140 personnes, acheté par Georges IV. L'argenterie royale ayant été fondue pendant les guerres civiles du règne de Charles I^{er}, le trésor actuel ne remonte pas plus loin, si ce n'est par quelques rares spécimens étrangers offerts ou conquis depuis.

Une immense vitrine contient les objets appartenant à Sa Majesté personnellement, et forme, à elle seule, une magnifique et originale collection. L'argenterie royale vaut, dit-on, soixante-quinze millions, et, chose difficile à croire, est transportée à Londres quatre fois par an, pour les grandes réceptions. Cela se passe en plein jour, sans embarras ni cérémonies, sans escorte de police ni de troupes, et si tranquillement que personne ne soupçonne le contenu des grands fourgons noirs.

VII

Nous avons vu la reine Victoria dans sa vie laborieuse de souveraine, de maîtresse de maison et de mère de famille; étudions-la maintenant dans ses habitudes purement personnelles.

Le sentiment religieux a toujours été profond chez Sa Majesté. Lorsque l'archevêque primat de Canterbury et le grand chambellan, marquis de Conyngham, vinrent, à cinq heures du matin, le 20 juin 1837, lui annoncer, au palais de Kensington, que le roi était mort, et qu'elle était reine d'Angleterre, elle tomba à genoux devant le prélat et, lui baisant la main, lui dit : « Je vous demande de prier pour moi ! » Son premier acte d'autorité fut d'enjoindre, en souriant, à sa mère, qui ne la quittait jamais, pas même la nuit, de la laisser seule pendant deux heures, et ces heures furent passées en appel au secours divin. Il en a été de même dans toutes les circonstances importantes, heureuses ou douloureuses, difficiles ou triomphantes, de sa longue carrière, et elle s'est efforcée d'inspirer les mêmes pensées à ses enfants. Avec cela, elle n'est nullement intolérante. Dans des instructions écrites par elle pour l'éducation de la princesse royale, on remarque ce passage : « Il est évident pour moi qu'on doit lui enseigner le plus profond respect pour Dieu et la religion, mais qu'il faut lui inculquer les sentiments de dévouement et d'amour que Notre Père céleste recommande, et non ceux de crainte et de tremblement... En outre, qu'elle ne doit pas encore connaître les

différences de croyances, ni penser qu'elle ne peut prier qu'à genoux, et que ceux qui ne s'agenouillent pas sont moins fervents et dévots dans leurs prières. »

L'archevêque de Canterbury, qui l'avait confirmée, disait de la reine qu'elle était trop religieuse, intrinsèquement parlant, pour être influencée par les formes extérieures du culte. Il est cependant un détail sur lequel elle insiste : c'est que le ministre prêchant devant elle, quels que soient son rang ou ses opinions, porte toujours une robe noire. L'amour de la simplicité et aussi l'influence exercée sur Sa Majesté par certains ministres écossais l'ont fait pencher vers le puritanisme presbytérien, mais, bien entendu, en sa qualité de reine d'Angleterre, elle est et ne peut être qu'anglicane.

Comme preuve de son esprit tolérant et juste, on cite sa visite aux écoles catholiques de Dublin en 1849. L'archevêque fut son guide, lui expliqua toutes les méthodes d'enseignement, et la reine dit par la suite : « Les vérités évangéliques, l'amour et la charité, voilà toute la religion exigée là. Je voudrais qu'il en fût ainsi dans toutes les écoles. »

Le repos du dimanche est sacré pour la reine, et ce repos ne consiste pas, dit-elle, à lire, en somnolant, des livres ennuyeux, mais à être meilleur et à faire plus de bien que les autres jours. Son principal plaisir, en ce jour, est de s'entretenir avec le *clergyman*, quel qu'il soit, qu'elle retient à dîner, et de rappeler ses souvenirs concernant les hommes d'église qui concoururent à former son jeune esprit, ou qui, plus tard, affirmèrent son courage dans l'accomplissement de sa lourde tâche et dans sa soumission aux épreuves douloureuses.

Le sacrement du baptême est un de ceux qui la touchent le plus, et, pendant ses séjours à Balmoral, elle témoigne son intérêt à toute petite âme reçue dans la famille chrétienne, soit par un souvenir substantiel, soit même par son auguste présence au baptême.

Elle eut, à une époque, beaucoup à souffrir de l'état d'âme de sa bien-aimée fille Alice, grande-duchesse de Hesse, celle qu'on a surnommée depuis l'ange-princesse, et dont la fille est aujourd'hui impératrice de Russie. Sous l'influence de Strauss, la foi de la princesse fut ébranlée; elle se confia, comme toujours, à cette mère, qu'elle considérait comme sa meilleure amie; elles échangeaient des lettres profondément émouvantes dans leur sincérité, la fille exposant les combats qui se livraient dans son cœur vraiment religieux, mais troublé, la mère déployant sa tendre sollicitude pour ramener son enfant à sa foi première, et triomphant enfin avec joie. Ce fut sa principale consolation, lorsque la mort lui enleva cette fille si prématurément et dans des circonstances si tragiques.

VIII

Ce que la reine Victoria a lu et lit encore, soit avec ses yeux, soit avec ceux d'autrui, est absolument phénoménal, et sa mémoire est proportionnée, son jugement reste sain sous cette accumulation de nourriture intellectuelle. Elle pouvait tenir tête au prodigieux Macaulay, c'est tout dire. La prendre en défaut sur une date est presque impossible. Encore enfant, elle dévorait l'histoire. Le savant doyen de Windsor, Edouard Stanley, aimait à soumettre ses livres à son jugement. Ce fut chez lui qu'elle rencontra le bourru Carlyle, lequel, fort peu intimidé par la Majesté Royale, approcha sans façon son siège du sien et lui fit subir un examen historique d'où il sortit en déclarant, avec son urbanité bien connue, qu'il avait été fort impressionné par la netteté, le grand sens de ses observations qui contrastaient si agréablement, selon lui, avec les divagations ordinaires des femmes !

Correspondance, rapports, dépêches, résumés des journaux, voilà pour la lecture quotidienne d'affaire. Vient ensuite celle d'instruction et d'amusement. La reine a, d'ordinaire, trois ou quatre volumes en cours de lecture, pour varier ses plaisirs. Souvent, sa lectrice ne la quitte que vers une heure du matin, lorsque toutes les lumières s'éteignent, à l'exception de la veilleuse. Sa Majesté a l'oreille très délicate, surtout pour la poésie, et certaines artistes ont été tour à tour attachées à son service pendant des années. Toutes les dames de la cour doivent pouvoir lire avec quelque talent. C'est un art dans lequel tous les enfants royaux ont été exercés; la princesse Béatrice y excelle particulièrement.

A Windsor, la bibliothèque est dans la partie du palais construite sous le règne d'Élisabeth et pour son usage personnel. C'est une vaste pièce, éclairée par une immense fenêtre gothique, à meneaux; la cheminée monumentale porte la date 1583 et est ornée du buste de la grande reine Bess. C'est le plus beau morceau d'architecture décorative de l'époque dans tout le royaume. Presque en face, se trouve la toute petite pièce appelée la chambre de Blenheim, parce que la reine Anne, qui en faisait son boudoir, y était assise, lorsqu'elle apprit la victoire de Marlborough et reçut les drapeaux conquis. La vue sur le parc est la plus belle du palais, et l'impératrice Frédéric s'y tient de préférence, lorsqu'elle séjourne à Windsor.

Au centre de la grande bibliothèque, longue de quatre-vingts pieds, sont des tables d'ébène, incrustées d'ivoire et recouvertes de glaces qui contiennent d'admirables trésors, entre autres le Psautier de Mayence de 1459, donné à Georges III par l'Université de Göttingue, dont on ne connaît que deux autres exemplaires, l'un à Vienne, l'autre à Berlin, et qui vaut 250,000 francs. Missels,

volumes des Aldini, autographes historiques, livres d'Orient, etc., etc., se pressent dans ces vitrines. La collection n'égale pas encore celle des 65,000 volumes que Georges IV retira du palais de Buckingham *par économie* et offrit au British Museum, mais elle augmente de jour en jour.

Shakespeare, Walter Scott, Beaconsfield, Thackeray, Dickens, Tennyson, les sœurs Brontë, R.-L. Stevenson, Rider Haggard, Rudyard Kipling, M^{me} Oliphant, le Vicaire de Wakefield, les romans de Jane Austen sont parmi les ouvrages favoris de Sa Majesté. En outre, elle se tient au courant des nouveautés en français, en allemand, aussi bien qu'en anglais. De grandes caisses de la librairie circulante Mudie la suivent dans toutes ses résidences.

L'accès de la bibliothèque du palais est permis à tous les hôtes, à moins qu'un membre de la famille royale ne s'y trouve, mais, en revanche, chacun a le droit d'emporter des livres dans son appartement. La reine ne peut plus se rendre dans la bibliothèque où l'on n'accède que par un petit escalier tournant, très étroit, mais une de ses récréations préférées est d'aller passer quelques heures dans la salle des estampes et d'en contempler les trésors sans prix qu'on place devant elle sur une immense table.

Au milieu de tant d'objets qui ont charmé sa vie, il en est trois que Sa Majesté place au-dessus de tout, auxquels elle a dû sa force morale et son courage : sa bible, son livre de prières et un volume d'hymnes anciens et modernes ! Ces trois volumes simplement reliés ne la quittent jamais.

IX

Une partie du labeur quotidien de la reine est une tâche volontaire et que ne nécessite pas le gouvernement de son empire. Elle passe pour la plus exacte correspondante du monde et la multiplicité de ses lettres est énorme. A moins d'être empêchés par la maladie, tous ses enfants et petits-enfants doivent lui écrire une fois par jour et non pas des épitres banales, mais des sortes de *journaux* exprimant leurs pensées, leurs jugements, leurs sensations, en même temps qu'ils racontent les événements de leur vie respective. Elle ne répond pas à tout, ce serait impossible, mais il n'est ni joie, ni douleur, ni crainte, ni doute, ni espérance qui n'obtienne aussitôt l'expression de sa sympathie, un conseil, un encouragement; elle est bien vraiment le *chef* de la famille et, pour elle, l'art épistolaire n'est pas perdu. Ceux qui connaissent peu ou prou de sa correspondance avec les siens et ses amis, affirment que si elle était offerte au public, elle prendrait aussitôt place parmi les modèles classiques. Celles de ses lettres à la princesse Alice, dont elle a permis l'impression, donnent une idée de sa tendresse, de sa

grâce et de sa force d'âme. Il en est de même, assure-t-on, de celles qu'elle écrivit à l'impératrice Frédéric pendant la longue agonie de son mari.

Lorsque le prince de Galles atteignit, à dix-huit ans, sa majorité officielle et son indépendance, il reçut, de son auguste mère, une longue lettre de conseils et de tendres avertissements, si belle et si touchante, que le prince fondit en larmes en la montrant au révérend Gerald Wellesley.

Les lettres de Sa Majesté à ses ministres, ambassadeurs, gouverneurs des Indes et des colonies, sont, dit-on, des modèles de précision, de clarté, de jugement sain, de fermeté. Lord Palmerston et lord Russel apprirent autrefois, à leurs dépens, qu'elle savait s'exprimer aussi fortement, la plume à la main, que dans la conversation. En revanche, rien de plus gracieux que ses lettres de félicitation, ou de mieux senti que ses lettres de condoléance, comme on peut s'en convaincre en lisant celles qui ont paru dans diverses publications. Les fragments de son journal, qu'elle a livrés au public, sont écrits avec simplicité, clarté, un excellent choix d'expression et un sincère amour de la nature, sans aucune exagération ni emphase. Émue, triste ou gaie, elle fait sentir que la sincérité est le fond de son caractère. Ses ministres doivent la mettre à de rudes épreuves ! Mais nous avons promis de ne pas parler politique ! Mieux vaut parler beaux-arts.

Sans flatterie aucune, on peut affirmer que la reine est une remarquable musicienne douée de mémoire, d'exécution, déchiffrant à merveille et qui, autrefois, possédait une charmante voix de mezzo-soprano. On a, sur ce sujet, le témoignage de Mendelssohn qui faisait souvent de la musique avec le prince Albert et appréciait fort le chant de Sa Majesté dont Lablache avait été le principal professeur.

Elle conserva toujours de l'amitié pour le grand artiste et, l'apercevant un jour dans la foule, pendant son séjour à Paris, elle fit arrêter sa voiture,

afin de pouvoir s'entretenir quelques instants avec son ancien professeur.

Il a toujours fallu que la plupart des dames et demoiselles d'honneur fussent bonnes musiciennes, afin de pouvoir jouer à quatre mains avec la reine, l'accompagner au piano, ou jouer pour la distraire. Tous ses enfants sont musiciens, excepté le prince de Galles. On peut citer comme de véritables artistes le duc d'Edimbourg, aujourd'hui duc de Saxe-Cobourg-Gotha, feu le duc d'Albany, la tant regrettée princesse Alice de Hesse, l'impératrice Frédéric et la princesse Béatrice.

Le goût de la souveraine est éclectique ; si elle préfère avant tout les maîtres classiques, elle jouit beaucoup des modernes. Wagner seul n'a pas ses sympathies. Cette musique tourmentée la fatigue.

Si la reine est moins distinguée dans les arts plastiques que dans l'art musical, ce n'est pas qu'elle manque de goût et d'aptitude naturelle, mais le temps et peut-être aussi un enseignement supérieur lui ont manqué pour se perfectionner. Toutefois, ses dessins, ses aquarelles et même ses eaux-fortes ne sont pas sans charme et sans mérite. Elle a le don de la ressemblance pour le portrait, le trait juste et large pour le paysage. Jusqu'à une époque très récente elle ne sortait jamais sans emporter son album, et elle a, de la sorte, accumulé une énorme collection de souvenirs pris sur le vif. Plusieurs de ses filles sont de vraies artistes. L'impératrice Frédéric, par ses peintures à l'huile ; la marquise de Lorne (celle-ci surtout), la princesse Alice par leurs aquarelles ; la marquise encore par ses sculptures, sont dignes de prendre place au milieu des professionnels. La reine elle-même, dans sa jeunesse, a produit de charmants modelages qui ont fait regretter l'impossibilité où elle s'est trouvée de cultiver ces heureuses dispositions.

M. DRONSART.

(La fin au prochain numéro.)



Pensées et Maximes

Il est des êtres dont la vertu sort à certains moments avec un bruit de portes qu'on ouvre et qu'on referme. Il en est d'autres en qui elle demeure comme une servante silencieuse qui ne quitte pas la maison, et ceux qui viennent du dehors et qui ont froid la trouvent toujours laborieuse et attentive au coin du feu.

M. MAETERLINCK.

L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions : c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

M^{me} DE LAMBERT.



LE ROI DES NEIGES

SUITE



ES paroles dites, Steven rejeta son propre couteau loin, ainsi qu'il avait fait du couteau de son adversaire; puis, se redressant autant que le permettait le lien qui les attachait par la ceinture, il tendit ses deux mains ouvertes pour aider le soldat à se relever. De pourpre, Siwar était devenu extraordinairement pâle. Un frisson le saisit, et ses yeux s'embrumèrent de dou-

leur. Pris de faiblesse subite, il accepta l'offre de Steven et mit ses mains dans les siennes, mais avec une sorte de respect timide et de crainte superstitieuse.

Le murmure de mécontentement qui avait suivi la chute de Siwar s'apaisa. Plusieurs Danois étaient déjà retournés vers le broc de brandevin et tendaient leurs gobelets. D'autres commentaient entre eux la conduite étrange et si diverse des deux lutteurs, tandis que Rorick pensait sommairement la blessure de Steven. Messire Warwolf semblait déçu dans son attente de massacre.

— A quoi te sert d'être grand et robuste! lança-t-il à Siwar. Et comment oses-tu, toi, soldat, te laisser terrasser par un valet? Tu lui avais tiré le premier sang, vile brute, il fallait ensuite l'abattre au lieu de te laisser surprendre par un tour d'agilité dont se serait méfié un enfant au berceau! Si nous n'avions que des guerriers comme toi pour défendre Ruvensdal, la place serait aux Suédois depuis longtemps. — Puis, se tournant vers le vainqueur, il ajouta : — Et il faut que, toi aussi, Steven, maître en coups de jarret, tu sois plus dénué d'amour-propre qu'un stupide mouton, pour avoir manqué cette belle occasion de saigner à blanc ce grand bœuf de Siwar. — Enfin, coupant court aux reproches dans un jurement, il interpella les Danois et Rorick : — Assez bu, vous autres, ivrognes d'enfer. Laissez le broc et les gobelets : c'est mon tour. Je veux me réchauffer le cœur avant de m'aller coucher.

Et tandis que messire Warwolf s'abreuvait à pleines lèvres, Steven, insoucieux de ces injures, encore qu'assez perplexe sur ses véritables intentions en toute cette scène, s'efforçait d'effacer l'impression de surprise qu'avaient causée et le dénouement de la lutte et les paroles prononcées dans le dialecte des Sept-Iles. Aussi indifférent et aussi sourd aux insultes du maître, le jeune soldat s'assit à l'écart, accablé non de fatigue, mais de chagrin; son regard, plein de la même angoisse superstitieuse que tout à l'heure, ne cessait de chercher le regard de Steven, comme si, à la question muette qui lui troublait les yeux et lui remuait les lèvres, le jeune étranger pouvait seul répondre et seul expliquer clairement ces paroles du saint qui l'avaient fait frémir de honte et de désespoir.

Las et désaltéré, le gouverneur se leva pour partir. Il appela Steven, qui trinquait et déridait les Danois de facéties joyeuses; puis, appuyé sur son épaule, — l'appui n'était pas inutile, — suivi de Rorick et d'un soldat portant la torche, Warwolf s'engagea de nouveau dans les couloirs et les escaliers étroits, retraversa en chancelant la cour et franchit le pont-levis du donjon. Devant la porte, il congédia ses gens, ne laissant pénétrer personne en son appartement, et, sur le seuil, Steven l'entendit fermer en dedans sa porte à clé. Le jeune homme n'eut pas le loisir de méditer sur ce surcroît de précautions, Rorick le fit remonter dans la salle au-dessus et l'y enferma sans plus de cérémonies que la veille. Épuisé par tant de scènes et d'émotions diverses, certain que, ivre comme il l'était, sire Warwolf dormirait lourdement jusqu'au grand jour, et que lui-même aurait, jusqu'à cette heure-là, un sommeil sans trouble, le jeune Iarl de Sverto profita de ce que la souffrance de sa blessure s'atténuait dans un engourdissement de tout son être, pour remettre au lendemain les réflexions sérieuses. Il se laissa tomber sur sa couche grossière dans un abandon profond d'âme et de corps.

VIII

Rorick, en sa ronde du matin, vint réveiller Steven et, familiarisés par la bombance de la veille, ils échangèrent quelques phrases plus cor-

diales en descendant à la chambre du gouverneur. Le prétendu valet, plus frais et plus dispos après un sommeil calme, frappa à la porte à diverses reprises sans obtenir de réponse.

— Après ses excès de la nuit, dit Rorick, qui attendait également sur le seuil pour prendre les ordres, le maître va peut-être dormir jusqu'à l'heure du dîner. C'est assez son habitude, et personne ici ne s'en plaint. Cela nous procure quelque repos. Je crois que tu peux disposer de ton temps sans trop de risque et, si tu n'as rien de mieux, je t'invite à me suivre : l'attente en la salle de garde sera moins froide qu'ici.

Steven n'eut garde de refuser et ils s'éloignèrent côte à côte du donjon. L'idée que le nouveau-venu n'était plus un intrus de passage, mais bel et bien le valet du gouverneur, obligé à vivre parmi eux et à peu près comme eux, avait atténué en partie les appréhensions du Danois. Il retrouva un peu de bonhomie. D'ailleurs, dégrisé, il jugeait la conduite de Steven, dans l'orgie, généreuse et louable. Il le lui donna à entendre :

— Tu aurais pu, hier, profiter de ton adresse, non pas pour tuer impunément Siwar, car deux ou trois de ses camarades, sinon tous, l'auraient vengé, mais tu pouvais le blesser plus grièvement de plein droit, sans qu'aucun de nous se permit de récriminer. C'est la loi du combat des ceintures. Cependant, il est bien indigne d'un chrétien de verser le sang sans nécessité. Aussi nous te savons tous bon gré de ta modération.

A ce moment, les yeux de Steven furent attirés par l'orifice d'un passage voûté qui paraissait s'enfoncer sous le rempart, et dont l'ouverture d'ombre était fermée d'une grille à gros barreaux de fer. Rorick passait sans s'arrêter, quand, des profondeurs de cette sorte de soupirail, un hurlement sourd fit tressaillir Steven.

— Quel est ce bruit ?

— C'est la rumeur du chenil, répondit Rorick.

— Cela ne ressemble guère aux abois de chiens.

— Ce ne sont pas non plus des chiens qu'entretenant messire Warwolf, mais des loups qu'il accouple à des chiennes.

— Et quel gibier chasse donc le maître de Ruvsdal avec cette meute féroce ?

— Je n'en sais ni plus ni moins que toi, fit Rorick évasivement. Posséder une telle meute est peut-être une tradition norvégienne de Ruvsdal à laquelle les Danois se sont conformés. En tous cas, messire Warwolf a seul la clé de cette grille, et si ce passage voûté du chenil conduit à quelque issue secrète, ainsi qu'on le prétend sans preuve aucune, l'issue est bien gardée. Pour ma part, j'aimerais mieux affronter dix Suédois que trois de ces bêtes cruelles, surtout quand elles hurlent la faim. On ne leur donne pitance que fort irrégulièrement.

— Ne sont-ce point ces loups qui ont dévoré le valet venu de Danemark avec messire Warwolf ?

— J'ai oublié cette histoire, dit Rorick froidement, le sourcil froncé de mécontentement. Celui qui te l'a contée a eu tort... et pour ta sûreté, je te conseille de l'oublier.

Le Iarl écouta avec distraction ce conseil et plusieurs autres, très occupé, dans cette traversée des cours et de la secondé enceinte à se bien rendre compte de la disposition intérieure de la citadelle. Il eut, ainsi que le premier jour, l'impression que les passages, les herses, les grilles, les chemins de ronde et les plates-formes étaient déserts. Mais il se retourna brusquement, comme la veille, et vit de nouveau que des soldats, blottis dans les guettes, dissimulés derrière les tours, cachés ou courbés derrière les créneaux, épiaient sans être vus, se penchaient pour suivre ses mouvements. De toutes les archières, des yeux attentifs surveillaient les portes et les cours. Mais l'instant vint où, en dépit de ses observations, il ne put s'empêcher de prêter attention aux paroles que Rorick répéta. Ils entraient alors dans la salle d'avant-poste, vide en ce moment, où Jorg et lui avaient été introduits tout d'abord :

— Oui, Steven, tu as touché le cœur de nos Danois, et je gagerais que tu n'auras ici que de bons camarades, encore qu'à la fin tes paroles, prononcées à voix basse, aient bien plus troublé Siwar que ne l'auraient fait n'importe quelle blessure. Anders, qui couche dans la même salle que lui, m'a dit que ce garçon en avait eu la fièvre et le délire toute la nuit. Il t'a nommé à maintes reprises, accompagnant ses cris d'exclamations étranges dans ce dialecte que nous ne comprenons pas.

— Cependant, objecta Steven, Siwar, étant Danois, ne peut parler que le danois, même en rêve ?

Il posa la question d'un air détaché, mais combien il souhaitait que la réponse confirmât ses prévisions de la veille ! Le chef répliqua placidement :

— Siwar n'est pas de sang danois. Son père n'habite le Danemark que depuis trois ans. On prétend, sans preuve toutefois, qu'il vint avec les déportés de provinces conquises et que le fils ne fut soldat que par force, pour éviter aux siens les vexations et les mauvais traitements que subissent les exilés. Incorporé, il a préféré une garnison lointaine et est venu ici parmi nous en permutation. C'est du moins ce qu'on prétend encore et ce que personne n'a souci de tirer au clair, Siwar n'aimant pas plus parler de ses affaires qu'en entendre parler. Le souvenir de sa patrie le hante, c'est pourquoi il boit peut-être davantage, mais plaisante moins que nous, si peu qu'on garde le goût de plaisanter à Ruvsdal.

Le Iarl s'efforça de contenir l'émotion que lui causait cette nouvelle. Non, Siwar n'était pas Danois ! Il l'avait pressenti à son teint, à la couleur de ses cheveux, à ses traits, à son accent, à

l'élan subit de sympathie qui l'avait poussé vers lui parmi tant d'autres. Siwar devait être un enfant des Sept-Iles, Siwar avait compris et reconnu la belle parole de saint Olaf ! Et dans l'espoir vivifié qui lui gonfla le cœur, Steven n'osa parler plus longuement d'un sujet où sa joie pouvait le trahir.

Rorick justement remarquait en soupirant :

— C'est curieux comme trop boire un jour donne soif le lendemain. Messire Warwolf qui nous a aidés à vider notre broc de brandevin ne nous aidera pas à le remplir, fut-ce de petite bière !

Et, assis sur le banc de chêne, le chef de garnison parut se plonger dans une mélancolie dont l'étranger ne s'émut pas autrement. Rorick reprit alors :

— Tu ne fais qu'entrer ici, jeune homme ; quand tu y auras vécu comme moi des années, dans un exil de brouillard et de neige, tu comprendras la tristesse qu'on ressent devant des gobelets vides.

— N'avez-vous pas le moyen de vous procurer de la bière et de l'eau-de-vie ?

— Oui, l'occasion s'en présente de temps à autre et nous en usons, mais en cachette du Maître qui, de sang-froid, nous rationne parcimonieusement. Anders, si je ne me trompe, doit descendre au village demain afin de renouveler la provision de saumon salé. Cela nous permettrait de renouveler aussi la provision de brandevin si nous n'étions tous endettés près Jorg. Je crains en outre que la façon dont l'a reçu notre ours de forteresse ne l'ait pas disposé à nous ouvrir un crédit nouveau.

— Je suis l'ami de Jorg, dit le Iarl ; un mot de moi, si tu peux te charger de le lui faire parvenir, facilitera la négociation. Il y a mieux : je n'ai pas encore songé à payer ma bienvenue. Je le veux faire par l'entremise de cet Anders. Même ruiné, un marchand d'Allemagne n'est pas dénué de toute ressource. J'avais gardé quelques rixdallers pour le cas où le gouverneur n'aurait pas accepté mes services. Je les dépenserai volontiers pour mes nouveaux amis, si toutefois par là tu ne dois pas encourir la colère du gouverneur ?

Steven avait mis quelque malice en cette dernière phrase. Mais Rorick était beaucoup moins scrupuleux sur l'introduction de la bière et de l'eau-de-vie que sur l'intrusion d'étrangers à Ruvsdal. Il observa judicieusement :

— Une outre entre partout plus facilement qu'un homme. Une fois bue, la peau de bouc au feu, va-t'en chercher la preuve du méfait ? D'ailleurs, sire Warwolf ne peut savoir ces choses-là que si tu les lui racontes.

— Eh bien, c'est convenu, dit Steven, donne-moi le moyen de faire parvenir secrètement ma lettre et je me charge d'amadouer Jorg.

— Tope-là, fit Rorick décidé.

A peine Steven retirait-il sa main de la main de Rorick qu'un Danois survint tout effaré.

— Qu'y a-t-il Anders ? dit le chef de garnison, le feu a-t-il pris aux celliers ?

— Il y a que le gouverneur appelle son valet, dit Anders. Il a déjà sifflé trois fois.

Et Steven quitta Rorick sur cet avis.

Après ses excès de boisson, le gouverneur était d'exécrable humeur. Du mécontentement qu'il avait de s'être relâché au vu et au su de tous, il eut voulu punir la garnison entière. Steven dut le vêtir, lui enfiler ses chausses et cela sous des juréments et des rebuffades qui auraient lassé la patience d'un homme moins résolu. Sa blessure aussi, la blessure du couteau de Siwar, pensée hâtivement et mal, le faisait souffrir. Mais la conscience qu'il avait d'accomplir un devoir héroïque, dont dépendait le salut d'un peuple entier, lui donnait la force de supporter la douleur et l'humiliation, d'une âme égale et résignée.

Warwolf l'observait l'œil clair et froid, guettant le moindre mouvement de révolte ou de fierté blessée. Mais le jeune homme ne se démentit pas dans son rôle de valet. Il y apporta un zèle, un empressement, voire même une apparence de crainte qui calmèrent momentanément les méfiances de sire Warwolf. D'ailleurs les libations de la nuit avaient dissipé dans son esprit une partie de ses préventions. Il jugea que somme toute ce serviteur-là remplacerait avantageusement Tolwig. Tout en se proposant de le surveiller toujours de très près, il se relâcha un peu de sa sévérité.

Une fois habillé, le gouverneur sortit pour son inspection matinale et laissa Steven seul au donjon. Le jeune homme eut tôt fait de remettre un peu d'ordre dans la pièce. Il avait trop bien examiné la table la veille pour ne pas remarquer, en enlevant les restes du souper, qu'il manquait une tranche de venaison et un bon morceau de flatbröd. Le vin avait diminué dans le flacon.

Il était fort possible que sire Warwolf eut mangé dans la nuit. Cependant, dans l'état où on l'avait ramené au donjon, n'avait-il pas dû, bien plutôt, dormir d'un sommeil de plomb jusqu'au jour ? Rien d'ailleurs n'indiquait qu'il eut rallumé une torche ou qu'il se fut relevé. Peut-être avait-il mangé à son réveil. Pourquoi alors rien n'était-il dérangé dans le couvert ? Le couteau à dépecer n'avait pas été touché, aucun gobelet remué. Autre détail curieux : Steven avait observé que, friand de poissons et de viandes, le maître de Ruvsdal par contre mangeait peu ou pas de flatbröd. Si une invraisemblable faim lui fut venue, il eut pris de la venaison, du poisson froid et aurait dédaigné cette façon de gros pain. Pour qui sire Warwolf avait-il donc soustrait cette part du souper ?

Steven réfléchit une seconde et n'ayant, pour le moment, aucun nouvel indice, il résolut de ne point s'arrêter à une conviction prématurée par crainte de négliger tout autre piste importante.

Ayant desservi la table et rempli les divers soins qui constituaient son service, le jeune Iarl examina la disposition de la salle, en tous points semblable à celles des étages supérieurs. Le donjon, isolé au milieu de la cour, ne pouvait communiquer avec les autres tours et les constructions d'enceinte que par des conduits souterrains. Il en était ainsi dans les citadelles nombreuses que connaissait Steven. Cette grosse tour avait des assises bien au-dessous du niveau dallé de la cour. L'escalier qui, dans l'épaisseur de la muraille, montait vers le faite, devait nécessairement descendre sous le sol. Mais sur le seuil du donjon, où s'ouvrait cet escalier montant, ne se voyait aucune trace d'escalier descendant. Cela n'étonnait pas Steven. Tous les architectes des époques reculées prenaient cette précaution traditionnelle de dissimuler autant que possible l'entrée de la communication profonde qui rejoignait la grosse tour soit aux remparts, soit à l'extérieur.

Le jeune Iarl était convaincu de l'existence de cette issue; l'entrée devait certainement s'en trouver dans la salle de plain-pied avec la cour, dans la salle même du bas habitée par sire Warwolf.

Ce fut ce dont Steven voulut s'assurer. Furtivement, ayant soin de se préparer une contenance naturelle au cas où Warwolf ou quelque autre entrerait, il tâta les murs et souleva les tentures dont ils étaient garnis. Aucun renforcement, aucune saillie. En cette recherche, il essayait de conserver tout son sang-froid. Mais de pressentir que peut-être il touchait de près, de très près, au secret de Ruensdal, il s'enfièvre, s'arrêtant brusquement comme si quelque appel devait monter vers lui, des profondeurs du roc; d'autres fois il collait son oreille à la muraille comme s'il allait y entendre des soupirs de détresse. Rien n'encouragea son espérance.

Ainsi que la matinée, la journée se passa tristement, en fatigant service auprès du hargneux gouverneur qui, ayant excédé ses hommes d'inspections minutieuses, tourmentait maintenant son valet. Ce dernier n'eut plus aucun loisir de continuer ses investigations, car, soit méfiance, soit ennui de sa solitude, Warwolf le retint sans cesse près de lui. Le jeune homme fit de son mieux pour le divertir; mais babiller, conter mille faiblesses et faire le plaisant, lorsqu'une telle anxiété l'obsédait, ce lui était une contrainte atrocement douloureuse. La nuit vint et messire Warwolf soupa à sa façon coutumière, c'est-à-dire avec voracité, ne s'interrompant de manger que pour crier :

— Chante comme tu chanta hier !

Et le jeune homme chantait, mais sans la moindre verve. Pour cet homme qui ne lui épargnait aucune humiliation, sa répulsion s'accroissait à examiner à la dérobée ces joues tombantes, ces lèvres épaisses d'expression bestiale, à étudier ce visage empreint de malice astucieuse et de basse

sensualité. Il aspirait à l'heure où, seul dans sa chambre, il aurait le temps et le moyen d'écrire à Wœlia. Si messire Warwolf s'entêtait à refaire sa ronde de nuit sur les remparts et à prolonger sa veille dans la salle des gardes, lui, Steven, ne serait libre qu'au petit jour d'entretenir par message la jeune dame, non seulement d'une partie des choses dont son cœur débordait, mais aussi de tout ce qui était nécessaire à leur salut commun. Cette idée désolante l'obséda au point qu'inconsciemment sa voix se ralentit, sa face s'immobilisa, son sourire s'effaça.

Le gouverneur, surpris de la mine préoccupée de son valet, l'avait d'abord apostrophé à sa façon habituelle, puis le sérieux de ce jeune et beau visage fixa son attention et réveilla sa méfiance. L'occasion lui parut excellente et de satisfaire son humeur brutale et d'éprouver le sentiment véritable de son nouveau valet. Il le guettait sournoisement, méditant de l'outrager à l'improviste pour surprendre, dans un sursaut de colère et de fierté, l'âme insoumise du jeune marchand. Warwolf laissa donc la pensée du jeune homme s'enliser de plus en plus dans son évocation ou sa souvenance dominatrices, puis il leva sa coupe lentement et, d'un seul coup, brutalement, il en flaquait le contenu à la face du Iarl. Arraché en sursaut à sa rêverie profonde, Steven tressaillit violemment et, sous l'affront, l'élan de tout son être, le bouillonnement de tout son sang, le poussèrent à saisir un des couteaux posés sur le napperon et à l'enfoncer dans la gorge du gouverneur. Heureusement ses yeux, à cet instant, croisèrent, braqués sur lui, les yeux clairs, aigus et scrutateurs de messire Warwolf. Il comprit la ruse. Pour réprimer la révolte instinctive qui, ruinant d'un coup son œuvre de patience et de sacrifice, allait le trahir et le perdre, Steven dut faire sur lui-même un tel effort de maîtrise qu'il pâlit affreusement. Son visage se convulsa, ses dents mordirent ses lèvres et des larmes de colère impuissante lui mouillèrent les yeux. Il baissa la tête afin de cacher l'altération de ses traits et, du plus profond de son âme, il invoqua le Saint, Protecteur des Sept-Iles : — « O saint Olaf, si grande que soit l'injure, donne-moi le courage d'achever ma tâche les mains blanches ! » — Puis son souvenir allant à celle qui l'attendait dans l'angoisse, il l'invoqua dans une ferveur non moins ardente : — « O douce et noble dame, o Wœlia, sœur fidèle et charmante, je supporte l'outrage par chaste et grand amour de vous, ma noble dame ! »

Sire Warwolf, auquel cette apparente apathie avait donné le change, l'interpella comme il eut fait pour Tolwig :

— Qu'as-tu à demeurer devant moi, aussi pétrifié que si le froid t'avait saisi sur le plateau de glace ? Ma coupe est vide, puisque je viens de te la jeter au visage. Remplis-la promptement à moins

que mes façons ne te rebutent et que ton cœur de marchand et d'homme libre ne répugne à ce bas emploi de valet.

Steven releva la tête et fixa le gouverneur. Le jeune Iarl était encore atrocement pâle, mais l'éclair de ses yeux s'était éteint. Il dit d'une voix dont le tremblement d'indignation pouvait passer pour un bégaiement de terreur :

— C'est la fortune qui rend l'homme libre, Maître. Pauvre comme un serf, je supporterai l'outrage comme un serf.

Et il remplit la coupe de sire Warwolf d'une main frémissante.

« Il a peur, pensa ce dernier, il rampera sous le fouet pareillement aux autres. Comment me suis-je imaginé qu'un marchand pouvait avoir le cœur moins pleutre qu'un valet ! »

Si Steven atteignait son but en convainquant le gouverneur que ses soupçons étaient sans fondement, il y perdait du coup le peu de considération que celui-ci avait encore pour lui. Le méprisant à l'égal de Tolwig, le maître ne le ménagea plus, n'apporta plus aucune mesure dans ses violences. La veille, lié à Siwar, la pointe du couteau sans cesse à fleur de peau, Steven n'avait rien senti de comparable à ce qu'il ressentait ce soir-ci, rien d'aussi douloureux, rien qu'il n'eût préféré à ce traitement ignominieux. Ces heures de rude contrainte s'achevèrent cruellement, mais du moins plus tôt qu'il ne l'espérait. Sire Warwolf, ayant beaucoup bu, beaucoup mangé, se déclara disposé à dormir. Le jeune homme commença de desservir la table. Comme la veille, messire Warwolf commanda :

— Je veux de quoi manger la nuit si je me sens faim. Il faut que tu sois plus sourd ou plus entêté que Tolwig ! Ne t'ai-je pas ordonné, une fois pour toutes, de laisser la table telle que.

Steven reposa le plat qu'il enlevait, en ayant de nouveau grand soin de placer les choses de façon à en remarquer le moindre changement. Puis il voulut aider Warwolf à se dévêtir.

— Quel zèle te pique ? s'écria l'homme terrible. Lorsque je t'appelle, tu t'esquives. Que tu ne m'entendes plus, tu viens te frotter à moi ! Si tu n'as pas ton content de rebuffades, je t'en servirai de reste. Ainsi, retire-toi d'ici sans t'occuper d'autre chose, vilain ourson ! Je tombe de fatigue et de sommeil.

Or, messire Warwolf avait l'œil éveillé et la langue déliée. A ce désir d'être seul, Steven devinait qu'il allait se passer ce soir-là, dans la salle basse du donjon, quelque chose touchant au secret de Ruvsdal. Sa curiosité passionnée dépassa sa prudence, il alla et vint, affecta de remplir divers soins de son service, puis se pencha vers le feu afin de le raviver, cela, en dépit de l'ordre réitéré de sortir que messire Warwolf lui donnait de voix exaspérée. Comprenant qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps, l'idée lui vint subitement d'étein-

dre la torche qui flambait, posée dans l'anneau scellé au mur. Il pensait en effet que sire Warwolf, s'il sortait de la salle furtivement ou s'il y recevait quelqu'un, serait obligé de rallumer cette torche, et qu'aux gouttes de résine versées sur le plancher, on pourrait facilement constater le fait. Steven saisit donc la torche au moment où le gouverneur s'étendait tout vêtu sur son lit et, la jetant sur les dalles du foyer, il en étouffa la flamme sous son pied.

Warwolf, n'y tenant plus, se redressa, s'élança vers la cheminée, leva sur Steven sa ceinture de cuir à clous d'acier et lui en cingla le visage de toute sa force. Une seconde, à la seule clarté rouge du brasier, le Iarl de Sverto, debout, regarda le Danois face à face, les yeux pleins d'une lueur terrifiante, vibrant, superbe de courroux, les mains en avant pour saisir et écraser son ennemi sous ses pieds comme il avait fait de la torche. Mais ce fut si prompt, si fugitif, que le gouverneur put croire que c'était le reflet de la flamme du foyer qui venait de passer dans les prunelles de son valet. Tout aussitôt, celui-ci tombait à genoux sur les dalles et demeurait ainsi sous les cinglements de la lanière sifflante. Sans un soupir, sans un geste, sans un battement de paupières, offrant son beau visage pâle à la violence de son bourreau, Steven entr'ouvrit les lèvres dans un ineffable sourire de sacrifice et de martyre. Et sous les coups furieux, il murmurait insaisissablement : « Pour mon Saint Patron, pour mon Roi, pour ma Dame bien-aimée, j'endurerai l'outrage ! »

Warwolf était dans un tel état de rage qu'il n'eût pas compris ces paroles, Steven les eut-il murmurées de façon plus distincte et en dialecte danois ou norvégien. Tout le temps que le gouverneur le frappa, il resta dans cette même attitude de prière, les doigts joints, les yeux voilés d'extase, sa belle face impassible sous les blessures du cuir et de l'acier. Et ainsi son expression de sublime résignation était telle que Warwolf, d'instinct, avait cessé presque aussitôt de le cingler au visage pour s'acharner sur sa poitrine et ses épaules. Le surcot préservait imparfaitement Steven. Un moment, les coups portèrent sur la plaie encore ouverte du couteau de Siwar et la douleur fut si vive, que le jeune homme en tressaillit involontairement. Soit fatigue, soit qu'il n'attendit que cette preuve de souffrance, Warwolf cessa de frapper. Empoignant Steven à la chevelure et lui secouant la tête de sa main rude, il demanda :

— Quelle idée t'a pris d'éteindre cette torche, coquin ? Qui te l'a commandé ? Réponds, si tu ne veux pas que je t'arrache les cheveux avec la peau.

Et Steven expliqua dans un calme admirable :

— Messire, je croyais que la clarté du foyer vous suffirait et que celle de la torche vous empêcherait de dormir.

Warwolf l'envoya rouler à quelques pas de lui.

— Plat valet, triple chien, retire-toi et ne repa-rais qu'au jour, sans quoi, pour ta sottise et ton entêtement, je te ferai jeter aux chiens-loups du chenil.

Peu après, accompagné de Rorick, Steven remontait à sa chambre. Il eut le temps d'entendre le gouverneur pousser les larges verrous de sa porte.

Le cœur du jeune Iarl battait encore de cette scène effrénée. Au souvenir du traitement infâme qu'il venait de subir, tout son sang lui montait à la face, le brûlait sous la balafre qui lui coupait le visage. Quand ils furent dans la salle qu'habitait le jeune homme, avant de se retirer et de l'enfermer selon sa coutume, Rorick lui adressa quelques mots de compassion :

— N'aurais-tu pas mieux fait de sortir de Ruvensdal alors que tu le pouvais encore ? Vois dans quel état il t'a mis. Demain, sans donner à ta chair le temps de reprendre sa couleur naturelle, il te cinglera de nouveau. Il faut que le sang coule pour qu'il ait de la joie. Ne t'avais-je pas dit que c'était un loup cervier !

— Laisse, ne t'excuse pas, dit le Iarl, déjà étendu sur son lit, la tête dans ses bras, afin de cacher ses traits bouleversés par la honte et la douleur. Si je suis ici, c'est par ma seule volonté. Dis-moi seulement si tu t'es souvenu de m'apporter de quoi écrire à Jorg, et si tu as le moyen de faire parvenir ma lettre. Par là, tu soulageras ma peine bien mieux qu'en me plaignant,

Rorick lui remit ce qu'il demandait, mais ne se retira pas, disposé à bavarder davantage.

— Jorg aura le message, mais ne résiste pas à cet homme endiablé, disait-il, il te ferait mourir sous le fouet sans le moindre scrupule. Tout au moins, tu pourras reposer en paix toute cette nuit. Messire Warwolf a coutume de cuver ses orgies un jour sur deux. Ruvensdal serait en flamme qu'il ne broncherait pas.

Steven ne répondit que par un geste de remerciement, et, faute de réplique, la conversation tomba. Rorick enfin parti et la porte refermée le jeune Iarl se releva, rafraîchit ses joues brûlantes avec l'eau froide de la cruche; puis, à la clarté d'une petite lanterne à parois de corne, se mit à écrire à Jorg et à la jeune dame, trouvant à cela un immense soulagement. Le billet achevé, toutes choses bien expliquées pour le cas, — trop improbable, hélas ! — où, sa tâche remplie, il chercherait à s'échapper de Ruvensdal, Steven s'étendit de nouveau sur sa couche, et s'abandonna à ses pensées tristes et tumultueuses. Le silence prestigieux de la forteresse n'était troublé que par le cri rare des sentinelles de nuit. Plus las encore de s'être vaincu sous les coups de Warwolf que d'avoir vaincu Siwar la veille, le Iarl s'enveloppait de ses fourrures, et fermait déjà les yeux, quand une clé introduite lentement, avec précaution, grinça légèrement dans la serrure.

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)



NUL NE SAIT

(Imité de Heine.)

*Si les petites fleurs qui montrent au soleil
Leurs grands yeux étonnés tout chargés de sommeil
Connaissaient la douleur de mon âme brisée,
Comme elles répandraient les pleurs que la rosée
A versés dans leur sein vermeil.*

*Si les oiseaux des bois qui chantent si gaîment
Savaient combien mon cœur est triste en ce moment
Et combien mes soupirs se pressent sur ma lèvre,
Ils se diraient : « Allons, et, pour calmer sa fièvre,
Chantons bas, chantons doucement ».*

*Si les étoiles d'or qui se montrent le soir
Savaient combien je souffre, elles voudraient pouvoir
Se détacher pour moi de la voûte céleste,
Venir me consoler en cette heure funeste,
M'envoyer un rayon d'espoir.*

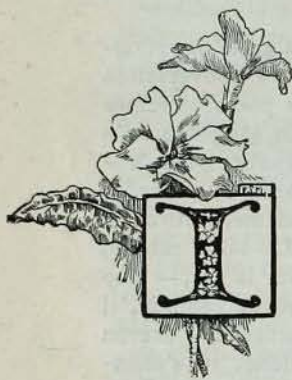
*Les fleurs ne savent rien, ni les oiseaux joyeux,
Ni les étoiles d'or qui brillent dans les cieux.
La main qui fit la plaie en mon cœur si profonde
Peut seule la guérir et calmer ce qui gronde
Sous mon front pâle et soucieux !*

DESGENETS.



MIRAGE D'OR

SUITE



LS reculèrent, mais se mirent intrépidement en garde avec leurs traversins. Roger, cependant, pour plus de sûreté, cria :

— Denise ! empêche-le de nous donner des tapes !

— Chut ! chut ! dit Denise, ce n'est pas bien de faire tout ce bruit, quand papa et maman,

sont si préoccupés et Suzanne malade.

— C'est la faute de Gustave ! déclara Albert. Il nous a raconté qu'il voulait se faire marchand. « De quoi, marchand ? » nous lui avons dit. « De n'importe quoi », a-t-il répondu. Alors, nous l'avons appelé marchand de bonnets de coton et de fils à couper le beurre et d'autres choses encore plus drôles. Tout de même, ce n'est pas amusant pour la famille qu'il ait des idées comme ça !...

— Petits imbéciles ! fit Gustave, haussant les épaules dans le coin où il avait été s'asseoir.

— Allez vous promener ! et laissez-nous tranquilles avec vos sottises ! cria Genêt, frappant du pied.

Mais les deux petits, qui sentaient Denise comme rempart entre eux et le grand frère, s'insurgèrent :

— Nous ne sommes pas chez toi, nous resterons si cela nous plaît !

L'affaire allait tourner tout à fait mal, car Genêt, comme son père, se piquait d'être peu endurant.

— Gérer et Albert ! appela Suzanne, élevant la voix, venez ici, j'ai de vieux pinceaux et des godets de couleurs à vous donner. Allez peindre là-haut, bien gentiment, sans faire de tapage.

— Oui, parce que toi, tu nous le demandes aimablement, répondit Albert d'un ton de condescendance.

— On veut bien se laisser mener par les dames, mais on ne veut pas céder aux hommes, déclara Roger avec une dignité si comique que les trois sœurs et Genêt lui-même ne purent s'empêcher de rire.

Et les deux petits se retirèrent, emportant triomphalement leurs traversins et les pinceaux de Suzanne.

Gustave, sombre et silencieux, remettait en ordre sa cravate et ses habits tirillés dans tous les sens.

Genêt gardait le même silence, mais il observait son frère à la dérobée, avec une vague inquiétude.

— Qu'avais-tu donc dit à ces petits sots, Gustave ? questionna-t-il enfin prudemment.

— Je ne leur ai rien dit, repartit Gustave d'un ton rogue, mais très net, j'ai seulement eu le malheur de penser tout haut devant eux... J'étais en train de faire des calculs pour savoir combien de temps il me faudrait, en commençant dès maintenant à étudier le commerce, pour arriver à monter une grosse maison de quelque chose ; je me donne quinze ans, si la malchance ne se met pas contre moi... Eh bien ! oui ! Vous me regardez avec des yeux ébahis tous les quatre : je pense à entrer dans le commerce, et ce n'est pas d'hier ! De belles carrières dans l'université ou l'armée, c'est très honorifique, mais ça ne rapporte pas d'argent, et moi je suis décidé à en gagner... en gagner beaucoup ! de façon à pouvoir me prélasser en faisant sonner mes poches pleines, sous le nez des fameux d'Armenould qui ont abandonné maman et qui nous ont méprisés, parce que notre père n'avait pas de fortune. Mon rêve, c'est d'arriver à les mépriser aussi, de la même manière, en les faisant crever d'envie !... L'argent, il n'y a que cela !...

Un gémissement de Suzanne l'interrompit :

— Gustave ! que dis-tu ! Mais l'argent, ce n'est ni l'art, ni la poésie, ni rien de ce qui est beau... c'est une chose laide au contraire, vulgaire, qui salit les mains et dont on se passe si bien !

— Les anges comme toi s'en passent... Mais les humains ne vivent que de lui et seulement pour lui. Et moi, je veux vivre... Ah ! mais ! j'y suis décidé ! Et d'une autre vie que celle de mon père et de ma mère. On me fera la loi en commençant, mais c'est moi qui la ferai en finissant.

— Toi ! toi ! tu penses cela ! gémit Suzanne.

— Voyons, Gustave, fit Genêt d'un ton vexé, tu t'amuses à nous mystifier... Je trouve comme toi que l'argent, en résumé, procure tout le bonheur de l'existence ; mais le ramasser dans une boultique, ce n'est pas un moyen qui me séduirait.

— Il est honnête, cela suffit ! riposta son frère.

— Comment ! objecta Denise, consternée, tu voudrais interrompre tes études de lettres, toi qui réussis brillamment, qui es déjà bachelier et en si beau chemin d'arriver à ce que tu voudras de

ce côté-là ?... M. Fromental le disait encore dernièrement à papa : si tu le veux, une carrière des plus belles est ouverte pour toi dans l'Université...

— C'est l'idée de M. Fromental, mais, moi, j'en ai une autre.

— Depuis quand ? questionna Genêt, railleur.

— Depuis près d'un an... Ah ça ! est-ce que vous êtes aveugles, vous autres, pour n'avoir pas vu ce qui se préparait ?... Est-ce que vous y croyez au livre de papa ? Fameux naïfs, alors ! Papa ne sera pas plus auteur qu'il n'a été professeur, ni ingénieur, ni agriculteur, ni militaire... Son livre, savez-vous ? si nous n'y prenons pas garde, il va nous mettre tout doucement sur la paille.

— Gustave... je crois... tu ne devrais pas parler de papa de cette façon-là, interrompit Denise que ce discours semblait opprimer.

— Que veux-tu, Denise, je ne puis faire comme toi et me crever les yeux par respect filial... J'aime papa et je ne crois pas être un mauvais fils, parce que je ne peux m'empêcher de sentir que nous ne devons pas faire fond sur lui... Si nous ne nageons pas tout seuls, il nous noiera.... Et d'abord, ces idées qui semblent tant vous scandaliser, je les ai prises de lui. C'est en l'écoutant et en voyant pleurer ma mère que j'ai compris ce qu'était le monde : une hydre à cent têtes, comme celle de la fable, qui vous dévore, si on n'a pas de pommes d'or à lui jeter dans la gueule...

— C'est très bien tourné ! persifla Genêt avec de vains efforts pour contenir son agacement et sa colère ; cela prouve que tu es fait pour parler dans une chaire de faculté. Seulement, tout ceci est ridicule, et si tu lances au monde des pommes d'or du fond d'une boutique, ce ne sera guère flatteur pour ta mère et pour tes sœurs... Du reste, ça m'est égal, car je sais bien que papa ne te laissera pas faire.

Gustave ouvrit la bouche pour répondre, mais Denise l'arrêta d'un signe. La porte venait de s'entrebailler lentement. Mme Genest parut sur le seuil.

— Mes enfants, vous êtes là... commença-t-elle.

Elle n'ajouta pas autre chose, mais ses yeux pâles, tendres et désolés, exprimaient si clairement sa pensée que, d'un élan affectueux, ils se portèrent vers elle et l'entourèrent.

Ils parlaient tous à la fois :

— Il ne faut pas te tourmenter, maman...

— Nous ne nous tourmentons pas du tout, nous autres.

— Les choses s'arrangeront, tu verras...

— Qu'est-ce que cela nous fait, un petit moment de gêne...

— Nous sommes très gais... et moi, d'abord, lança Jacqueline, je remets les affaires sérieuses après le bal. Car nous allons au bal dans trois semaines, chez le colonel, et il s'agit de *froufrouter* des petits rubans roses partout sur nos robes de

mousseline ! Tes filles seront des amours, maman, embrasse-les !

Ainsi, la berçant, l'enveloppant de leurs bras caressants, jeunes et forts, tous, les larmes aux yeux, mentant joyeusement à leur pensée, ils endormirent pour l'heure présente son inquiétude.

IV

Trois semaines s'étaient écoulées ; les événements suivaient leur cours. Mme Genest avait été pleurer dans les bras de M. Fromental qui lui avait rendu attendrissement pour attendrissement, lui promettant que rien ne pourrait altérer ses sentiments à son égard, ni son intérêt pour ses enfants. La vérité l'obligea seulement d'avouer que, pour le mari, elle se sentait à bout d'expédients. Du reste, sa maladie s'aggravait chaque jour avec une rapidité effrayante, et la vaillante femme, tout en le cachant à son entourage, ne se faisait pas d'illusion sur son état.

D'accord avec elle, M. Fromental, dont l'extérieur glacé dissimulait un excellent cœur et un esprit très larges, écrivit à Bernardin Genest pour lui dire qu'il comptait bien, perdant le père comme professeur, ne pas perdre les fils comme élèves ; et il donnait à entendre, d'une façon fort délicate, que les conditions de paiement, naturellement un peu modifiées par le nouvel état de choses, resteraient toujours spécialement avantageuses pour eux.

Malgré les supplications de sa femme, M. Genest répondit, courrier par courrier, une lettre d'une stricte politesse, où perçait, cependant, à chaque ligne, la rancune de son orgueil blessé. Il déclinait les offres de M. Fromental, ajoutant qu'il serait satisfait de conserver pour ses fils l'excellente instruction de l'Institut Fromental, mais que, désormais, leur pension serait payée intégralement.

Pendant huit jours, du matin au soir et, pour ainsi dire, du soir au matin, M. Genest ne quitta pas son cabinet de travail. Il mettait la dernière main au manuscrit de son ouvrage, souvent secondé, dans cette revision laborieuse, par un jeune professeur de mathématiques à l'Institut Fromental, Gérard Dalistro, qu'il avait pris en affection et qu'il aidait lui-même dans la préparation de l'agrégation des sciences que le jeune homme avait en vue.

Au bout d'une semaine de ce travail acharné, il partit plein d'espoir pour Paris. Là il comptait user d'influences dont il se prétendait absolument sûr, pour présenter son manuscrit et le faire appuyer au ministère de la guerre et au ministère de l'instruction publique dont l'approbation officielle, qui en faciliterait l'impression et en assurerait la vente sur une grande échelle, ne pouvait, disait-il, lui faire défaut. Il quitta Villebon en affirmant à

sa femme et à ses enfants qu'il était certain du succès.

On se trouvait à la veille du fameux bal chez le colonel, dont Jacqueline rêvait trois semaines d'avance. Les deux aînées, assises dans « la chiffonnière » en compagnie de Suzanne, préparaient leurs toilettes du lendemain. Les robes de mousseline brodée, très simples, « qui étaient toujours de toutes les fêtes », disait Jacqueline, fraîchement repassées, encombraient les chaises de leurs blancheurs nuageuses.

Les jeunes filles étaient occupées à les orner au goût du moment, d'une multitude de petits rubans roses fournis par ce qu'elles appelaient *leur réserve*, c'est-à-dire la dépouille des anciennes toilettes de bal de l'élégante Lucie d'Armenould.

Jacqueline fredonnait et mettait un zèle joyeux à sa besogne; Denise se montrait plus lente et un peu distraite.

A côté d'elles, Suzanne dessinait sur des feuilles de papier vélin, sa boîte d'aquarelle et des coquilles d'or et d'argent étalées devant elle. Mais ses yeux étaient plus souvent perdus dans une rêverie vague que fixés sur le papier.

Elle laissa retomber son crayon et poussa un soupir.

— Voulez-vous que je vous aide? proposait-elle.

— Non, fit Denise, cela te fatiguerait. Et puis, ce serait trop fort de te faire coudre nos robes, quand tu ne dois pas aller au bal.

— Cela rappellerait tout à fait la conduite des épouvantables sœurs de Cendrillon qui, pour leur peine, n'épousèrent jamais de beaux princes et restèrent toute leur vie vieilles filles, rechignées et grognons, ajouta Jacqueline. Tu ne voudrais pas nous condamner à un aussi lamentable sort?

— D'autant, continua Denise en souriant, que nous ne pouvons manquer de conquérir, demain, chacune un beau prince, toi et moi.

— Ils arriveraient comme Mars en carême, ces deux bons garçons, vu les circonstances! rétorqua Jacqueline.

Après cette boutade, il y eut un silence.

— Je trouve, reprit Denise, poursuivant la pensée qui l'absorbait, que la dernière lettre de papa était... bien nerveuse; il semble se décourager!... Enfin, il reviendra sans doute demain et l'on saura à quoi s'en tenir.

— Moi, en fille dénaturée, j'aimerais mieux qu'il ne revînt qu'après demain, déclara Jacqueline. Je voudrais pouvoir jouir sans encombre de mon bal. Aussi, Denise, je t'en prie, je t'en prie! ne parlons plus, d'ici-là, des lettres de papa, ni du livre relié en veau.

— Pas de tête! pas de tête! murmura Denise, hochant le front d'un air de blâme.

— Pauvre Jacqueline, fit Suzanne, c'est donc bien nécessaire à ton bonheur d'aller au bal?

— Mais oui! Toi, tu ne songes qu'à des choses artistiques et poétiques, et Denise à je ne sais

quoi de très profond, mais moi, qui n'ai ni talent, ni tête, dit-on, il faut bien que je me contente des plaisirs du commun des mortels... Vous n'aimez pas la vie de la même façon que moi...

— La vie... elle est splendide! je l'admire, je la trouve un bien pour les autres, mais, pour moi-même, je crois que je n'y tiens pas le moins du monde, dit lentement Suzanne, semblant réfléchir et se consulter. Savez-vous? c'est une chose singulière, mais l'avenir est pour moi un mot vide. Faire des projets, attendre quelque chose... cela ne me vient pas. Si je veux me forcer à y songer, j'éprouve une si grande fatigue, un dégoût si profond, qu'il me semble que ce serait bien meilleur, un jour, de m'endormir tout doucement et... de ne plus me réveiller!

Jacqueline la regardait avec de grands yeux troublés, et aucune de ses réparties habituelles, si vives et si spontanées, ne lui venait aux lèvres.

Denise continuait à coudre, la tête baissée; elle reprit d'une voix triste et calme:

— J'éprouve, moi aussi, quelque chose d'analogue... quoique très différent. C'est-à-dire que le mot avenir, au lieu de n'avoir pas de sens, en a, au contraire, bien trop pour moi! Si, par malheur, je me mets à y songer, les années futures se déroulent devant moi, mes inquiétudes vagues prennent corps, je vois toutes les choses fâcheuses qui peuvent nous arriver... que très probablement nous ne pourrions éviter... Alors je me sens lasse, triste, découragée, sans aucun bon espoir pour me ranimer! Et, moi aussi, j'aimerais pouvoir me dire que je ne le verrai jamais, cet avenir.

Jacqueline eut une exclamation désolée et impatiente:

— Mais vous ne pensez pas à ce que vous dites... à ce qu'il y a d'horrible dans ce que vous racontez?... On ne peut pas désirer mourir à nos âges!

— Je ne le désire pas précisément, mais je t'assure, reprit tranquillement Denise, que s'il n'y avait pas maman et vous autres, et si on m'affirmait que je ne souffrirais pas beaucoup, que ce serait tout de suite fini, cela me serait tout à fait égal de mourir.

— C'est bien cela, dit Suzanne de sa voix rêveuse.

— Mais vous êtes dans le faux! cria Jacqueline, exaspérée, les larmes aux yeux. Et je vais vous dire: c'est très lâche, ces pensées que vous avez là. On doit vivre sa vie, on ne doit pas la traîner. Voilà mon opinion. Si le bon Dieu nous l'a donnée, ce n'est pas pour en faire fi!... Au lieu d'avoir peur de l'avenir, il faut se dire qu'on le façonnera à son gré et qu'on le forcera à être bon...

— Pauvre Jacqueline! Pas de tête!... Ce n'est pas nous qui le tenons, l'avenir, il nous échappe... ou plutôt il vient vers nous, bon ou mauvais, et nous ne pouvons nous détourner de sa route.

— Eh bien, Denise! je soutiens qu'on peut le préparer, le changer, le mâter! On peut...

Un léger coup frappé à la porte l'interrompit.

— Une visite ! annonça une voix fraîche, et une jeune fille de l'âge de Jacqueline, toute petite et fluette, d'une élégance un peu tapageuse, entra dans la chambre.

— On nous a dit que M^{me} Genest était sortie, mais j'ai voulu monter pour vous voir. Maman reviendra me chercher tout à l'heure.

Pendant ces explications, des poignées de mains s'échangeaient. Puis la visiteuse s'assit au milieu du groupe des trois sœurs. Madeleine Legagne était une de leurs anciennes compagnes de cours, la fille d'un très riche notaire de Villebon.

Son arrivée ne parut pas dérider Jacqueline, mécontente peut-être de n'avoir pu développer jusqu'au bout ses arguments et convaincre ses sœurs.

— M. Legagne va bien, Madeleine ? questionna Denise.

— Merci. Papa semble tout à fait remis de son accès de goutte. A tel point, même, qu'il est à Paris depuis deux jours, répondit la jeune fille ; et elle ajouta, après une légère hésitation qui éveilla l'attention de Jacqueline : — Il nous parlait justement de votre père dans sa dernière lettre.

— Ah ! fit Denise, et qu'en disait-il ? Il l'a donc rencontré ?

— Non.. — La voix de la visiteuse trahissait quelque embarras. — Mais il a entendu parler de lui par mon oncle qui est attaché au ministère de la guerre, vous savez.

— Alors ? demanda Jacqueline, et, intérieurement, elle pensait : « Toi, tu as quelque chose de méchant qui te brûle le bout de la langue et que tu n'oses pas dire ! »

— Alors... rien... c'est tout... Mon oncle disait seulement que M. Genest semblait préoccupé et mécontent.

— Pauvre père ! soupira Denise. Il se donne beaucoup de mal.

— C'est probable, continua Madeleine Legagne, mais ce n'est pas toujours une raison pour réussir... Et, au fait, que sollicite-t-il donc au ministère ?

Denise ouvrait la bouche pour formuler une réponse vague, mais Jacqueline ne lui en laissa pas le temps et d'un ton un peu moqueur :

— C'est un secret d'État... très grave... Du reste, Genêt nous a déclaré que des filles n'y comprendraient rien. Mais pour vous, Madeleine, il se mettrait peut-être en frais d'explications ; vous savez qu'il ne peut rien vous refuser.

— Ah ! Et comment va-t-il, ce bon petit Genêt ? dit M^{lle} Legagne d'un air condescendant.

— Il ne va pas mal, ce bon petit qui vous mettrait facilement dans sa poche, railla Jacqueline.

— Je n'en doute pas... mais il ne m'y mettra pas ! riposta Madeleine, soulignant avec intention les derniers mots.

Jacqueline baissa la tête sur son ouvrage et ré-

prima un petit rire un peu amer. « Ce que c'est que d'être abandonné par la fortune ! pensait-elle, voilà Madeleine Legagne prête à brûler ce qu'elle avait adoré et à passer l'éponge sur ce joli flirt de l'hiver dernier, pour lequel nous avons tant taquiné Genêt. Pauvre Genêt ! Mais je vais te venger. » Et elle reprit tout haut :

— Vous avez deviné juste, ma chère Madeleine, ce n'est pas vous qui êtes menacée de disparaître dans la poche de Genêt, il a jeté son dévolu sur un plus gros morceau. Il n'a plus d'yeux ni de pensées que pour Marie de Pélion.

— Vraiment ! fit la jeune fille évidemment vexée. Et est-ce que Marie de Pélion attendra qu'il soit arrivé capitaine, ou se contentera-t-elle du grade de caporal pour couronner ses vœux ? S'il s'engage, comme le bruit en court...

— Quelle idée ! Genêt s'engager ! s'écrièrent Denise et Suzanne. Qui a dit cela ?

— Je ne sais pas... je le croyais... C'est un bruit qui court, sans fondement sans doute... Et que cousez-vous donc là, mes chères amies ? Ah ! ce sont vos robes de mousseline, de vieilles connaissances. Elles sont charmantes, d'ailleurs. Vous allez donc au bal demain, décidément ?

— La chose n'a jamais été mise en doute, fit Jacqueline sèchement.

— Ah !... tant mieux. Moi, j'aurai une robe neuve... Je vais vous la décrire : c'est un tulle de soie pailleté...

Un petit coup sec, frappé apparemment avec le manche d'une ombrelle, se fit entendre de nouveau à la porte.

— Encore une visite ! Mais nous sommes assiégées ! lança Jacqueline à voix basse, avec un peu d'impatience.

Sa figure s'éclaira subitement en voyant une tête brune, toute frisée, coiffée d'un chapeau clair et enveloppée d'une voilette blanche, s'avancer discrète, un sourire aux lèvres, à travers l'entrebaillement de la porte :

— Veut-on de moi ?... Si on me dit « non », j'entre tout de même !

— Gilberte de Boissel ! entrez ! entrez ! chère amie, répondirent les trois sœurs d'une seule voix.

— Je n'ai qu'une minute à moi, mais j'ai voulu monter malgré tout, pour contenter l'envie que j'ai de vous embrasser, depuis vingt-quatre heures que je suis de retour. Une, deux, trois ! Là, c'est fait. Bonjour, Madeleine. Je m'assieds, mais seulement comme l'oiseau pose sur la branche. Eh bien ! comment allez-vous tous ? votre mère ? les garçons ? M. Genest ?

En faisant ces questions, la jeune fille, qui n'était pas jolie, mais extrêmement gracieuse, avec une figure brune, aux traits irréguliers, expressive et originale, promenait, de l'une à l'autre des trois sœurs, son regard interrogatif, empreint d'une inquiétude vague et affectueuse qu'elle cherchait à dissimuler.

— Tout le monde va bien, répondit Denise, nous attendons mon père demain. Et vous, Gilberte, avez-vous été contente de votre petit voyage à Melun ? Et le mariage de votre cousine ? Vous y êtes-vous amusée ?

M^{lle} de Boissel fit la moue :

— Médiocrement... Je ne sais si un mariage est amusant pour les intéressés, mais, pour les autres, tels qu'on les fait maintenant, avec de grands dîners soporifiques et des soirées léthargiques en guise de réjouissances, ce n'est vraiment pas la peine de se déranger.

— Vous m'étonnez ! se récria M^{lle} Legagne, le mariage de votre cousine devait être superbe. Elle épouse un bien beau parti.

— Oh ! le parti est magnifique ! et le mari laid en proportion, car, enfin, on ne peut pas tout avoir. Quant à la cérémonie, pour les spectateurs, c'est toujours la même chose.

— Je ne vous comprends pas, insista Madeleine ; il y a les grands mariages et les petits mariages ; et celui de votre cousine devait certainement offrir un plus beau coup d'œil que celui, par exemple, de Jeanne de Pélion, la sœur de Marie, avec son lieutenant sans le sou, qu'il n'y a pas moyen de classer parmi les beaux partis.

— Eh bien ! Madeleine, voulez-vous mon avis ? Le lieutenant de Jeanne vaut dix fois le mari, doré sur toutes les coutures, de ma cousine. Celui-ci respire l'ennui, il porte un pince-nez d'or sur un nez écrasé qui lui donne l'air d'un gros carlin grognon, tandis que l'autre, le lieutenant, est intelligent, spirituel, le meilleur garçon de la terre, de plus, muni d'une figure agréable, ce qui ne nuit jamais, et très épris de sa fiancée, ce qui nuit encore moins.

— Oh ! l'on sait que vous avez des façons toutes particulières de juger les mariages, Gilberte, fit Madeleine Legagne d'un ton pincé ; vous êtes sentimentale !

— Mon Dieu, oui, à mes heures ! Pourquoi pas ? J'aime mieux voir mettre dans le mariage du sentiment que des gros sous ; c'est une affaire de goût.

Gilberte de Boissel avait près de vingt-cinq ans et, n'ayant plus de mère, dirigeait, depuis l'âge de dix-huit, l'intérieur de son père, général en retraite. Elle avait puisé dans ce genre d'existence une sorte d'indépendance d'allure et d'esprit qui plaisait aux uns et choquait les autres. M^{lle} Legagne était sans doute de ces derniers. Mais, sans se préoccuper de ce détail, Gilberte se tourna vers Denise :

— Que vous faites donc de jolies choses, mes amies, avec ces amours de rubans ! C'est pour le bal de demain, n'est-ce pas ? Comme je suis contente à l'idée de vous y retrouver ! Je mourrais d'ennui au bal, Denise, si je n'avais pas votre oreille pour y verser mes impressions, et si je ne voyais pas Jacqueline tant s'amuser que cela me gagne...

— Encore un coup de sonnette ! interrompit Jacqueline. Tout Villebon s'est donc donné rendez-vous dans notre chiffonnière aujourd'hui !

Elle s'approcha de la fenêtre, et souleva le rideau :

— Bah ! c'est tout bonnement l'ogre de Corse !

— L'ogre de Corse ? questionnèrent en même temps les deux visiteuses intriguées.

Mais Jacqueline, sans leur répondre, alla décrocher sa mandoline, et s'installant sur un canapé de paille de couleur, seul meuble à prétention un peu élégante qui décorât la pièce, se mit à gratter l'instrument du bout de l'ongle.

— Est-ce pour charmer l'ogre, ces préparatifs ? demanda Gilberte ; va-t-il nous rejoindre ?

— Non, il n'a pas ses entrées ici, répondit Denise en riant ; c'est Gérard Dalistro que Jacqueline a surnommé ainsi.

— Pauvre M. Dalistro ! fit Gilberte ; il a souvent l'air un peu sombre ; mais je n'aurais jamais pensé, si vous ne me l'aviez dit, qu'il y eût de l'ogre en lui. Il est si maigre !... un ogre, cela doit bien se nourrir.

— M. Dalistro ? laissa tomber M^{lle} Legagne du bout des lèvres, n'est-ce pas ce jeune Corse qui est professeur à l'Institut Fromental ?... Vous le voyez ?

— Fort souvent, répartit Denise avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle ; il vient constamment travailler avec mon père, et il est très gentil aussi pour Genêt et Gustave, un véritable ami, malgré la différence d'âge.

— Il faut ajouter, remarqua Jacqueline de son coin, qu'il est amoureux de Denise ou de moi... peut-être des deux... On n'a jamais pu savoir au juste !...

— Un petit professeur ! se récria Madeleine ; j'espère que vous ne le regardez pas comme un parti sérieux !

— Je le regarde comme un valseur délicieux, ce qui m'intéresse infiniment plus, répartit Jacqueline.

— Ma pauvre Madeleine, soupira Gilberte, combien ce doit être fatigant pour vous de voir des partis dans tous les gens que vous rencontrez ! Quelle comptabilité compliquée !

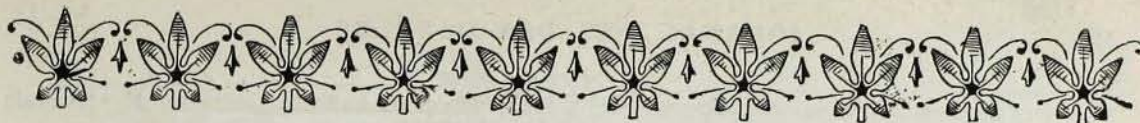
— Je ne vois pas ce que vous trouvez-là de compliqué ; c'est une réflexion naturelle. Si toutes les jeunes filles savaient peser les partis, on ne verrait pas...

— Considérer tous les hommes comme des partis... ti, Cela me paraît superflu, relu tu tu !

fredonna Jacqueline en grattant sa mandoline, car, enfin, on ne peut pas les épouser tous, même en enfilant plusieurs veuvages ! Vous partez, Madeleine ? Est-ce mon refrain improvisé qui vous a offensée ? Non, j'aperçois M^{me} Legagne qui se dirige vers le perron... Attendez, je vais vous reconduire.

ANT. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Les Concours du Conservatoire. — Théâtres lyriques : Opéra. — Opéra-Comique. — Nouvelles.



QUEL est le jurisconsulte distingué, qui présentera une loi au Parlement, ayant pour but de faire avancer d'un mois les Concours du Conservatoire, ou d'en reculer l'ouverture jusqu'en septembre ?

Juillet et août étant les plus torrides de la saison d'été, ils deviennent mortels pour ceux

que l'on entasse dans une salle où, à un moment donné, le public manque d'air respirable. Mais ce sont surtout les jeunes aspirants aux récompenses, dont les émotions grandissent avec la chaleur, qui ont doublement à en souffrir.

La seconde quinzaine de juillet a été remplie par la série des concours de notre grande école nationale de musique. Nous donnons les noms, sans commentaires, des heureux lauréats du chant, de la harpe et du piano, en y ajoutant ceux du concours de violon, qui, à présent, offre chaque année des virtuoses de premier ordre formées dans le camp féminin. Nous ne comprenons pas très bien quel avantage tant de jeunes filles peuvent retirer de l'étude et de l'exercice d'un instrument qui semble ne convenir qu'au sexe masculin. Il faut croire qu'elles y en trouvent pourtant, puisqu'elles persistent plus que jamais à peupler les classes.

Pour suivre ces séances dans leur ordre de date, nous commençons par le concours de chant, sexe fort, qui, pourtant, a paru un des plus faible.

Voici la liste des récompenses accordées par le jury, composé de : MM. Th. Dubois, président ; Engel, Delmas, Joncières, Ch. Lenepveu, G. Fauré, Dubulle, Bartet, Escalaïs, Gailhard.

CHANT (Hommes).

Premier prix : M. Rothier (classe Crosti).

Deuxièmes prix : MM. Andrieu (classe Vergnet) et Riddez (classe Crosti).

Premiers accessits : MM. Bourbon (classe Duvernoy), Boyer (classe Vergnet) et Baer (classe Duvernoy).

Deuxièmes accessits : MM. Roussoulière (classe Vergnet) et Geyre (classe Crosti).

CHANT (Femmes).

Premiers prix (à l'unanimité) : M^{lles} Hatto

(classe Warot), Charles (classe Masson) et Rioton (classe Duvernoy).

Deuxièmes prix (à l'unanimité) : M^{lles} Mellot (classe Warot) et Baux (classe Duvernoy).

Premiers accessits : M^{lles} Huchet (classe Bus-sine), Van Gelder (classe Masson) et Soyer (classe Duprez).

Deuxièmes accessits : M^{lles} Caux (classe Crosti), Mignonac (classe Duprez), Revel (classe Duprez) et Decorne (classe Warot).

Le jury de ce concours était à peu près le même que le précédent.

HARPE. (Professeur : M. Hasselmans.)

Premier prix : M. Tournier.

Pas de deuxième prix.

Premier accessit : M. Cœur.

Deuxième accessit : M^{lle} Poulain.

PIANO (Hommes).

Premiers prix : MM. De Lausnay, Casella, Grovler (classe Diémer) et Bernard (classe de Bériot).

Deuxième prix : M. Pintel (classe de Bériot), à l'unanimité.

Premier accessit : M. Billa (classe Diémer).

Deuxième accessit : M. Garziglia (classe de Bériot).

Le jury de cette séance était le même que celui du concours de harpe : MM. Th. Dubois, Ch. Lenepveu, Widor, Mangin, H. Revina, Ch. Delieux, Falcke, Nollet et Veronge de La Nux. Ajoutons que le morceau d'exécution était une fantaisie de Saint-Saëns, sans accompagnement, et celui de la lecture à vue une page de M. V. de La Nux.

PIANO (Femmes).

Très brillant concours, dont vingt-cinq aspirantes se sont disputé quatre premiers prix et quatre seconds, avec quatre premiers accessits et trois seconds accessits. Les deux morceaux d'exécution imposés étaient un *andante* varié, en fa mineur d'Haydn, et la 13^e *Rapsodie* de Liszt. La page de lecture à vue, de M. G. Fauré.

Les quatre premiers prix ont été enlevés par M^{lles} Herth (classe Delaborde), Blancard (classe Pugno), Percheron (classe Delaborde), Léon (classe Duvernoy) et Vergonnet (classe Delaborde).

Les quatre seconds prix ont été octroyés à M^{lles} Boutarel, Forest, Cock (classe Pugno) et Loëb (classe Delaborde), tous à l'unanimité.

Premiers accessits : M^{lles} Novello, Jacquet, d'Almeida et Lopez Ontiveros.

Deuxièmes accessits : M^{lles} Bussière, Magnus et Robillard.

Le jury, avec M. Th. Dubois, se composait de : MM. Braud, Marmontel, Falkenberg, J. Philipp, G. Fauré, A. Wormser, L. Delafosse et G. Peiffer.

VIOLON.

Comme le précédent concours, celui-ci a été absolument remarquable. Le morceau à exécuter était l'*Allegro* du troisième concerto de Saint-Saëns, et la pièce à déchiffrer avait été écrite par M. G. Pierné.

Quant au jury, il comprenait les noms de : MM. Th. Dubois, président; P. Taffanel, E. Colonne, L. Gastinel, G. Marty, Carembat, Geloso, Parent et Nadaud, qui ont décerné fort justement les récompenses suivantes :

Premiers prix : M. Enesco, M^{lle} Laval, MM. Oliveira et Wolf.

Deuxièmes prix : M^{lle} Forte, MM. Renaux et Baillon.

Premiers accessits : M^{lle} Vedrenne, MM. Denain, Féline et Debruille.

Deuxièmes accessits : MM. Chailley, Dumont et Playfair.

La distribution des prix a eu lieu le 2 août, sous la présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. M. G. Leygues a parfaitement réussi dans une causerie simple, courte et familière, que notre cadre ne nous permet pas de reproduire. Après avoir distribué les récompenses aux élèves, le ministre a dû avouer que la grande chancellerie n'avait pas en ce moment de croix disponibles pour les professeurs et musiciens, et il a distribué quelques rubans d'officiers de l'Instruction publique et d'officiers d'académie, dont les titulaires ont dû se contenter.

La séance s'est terminée par le concert traditionnel, où les lauréats ont obtenu un succès aussi brillant que mérité dans leurs morceaux de concours.

A l'Opéra : Voici la distribution complète de *Lancelot du Lac*, de M. Victorin Joncières, dont on a commencé les études :

Lancelot, M. Vaguet; Arthus, M. Renaud; Alain de Dinan, M. Fournets; Markoël, M. Bar-

ret; Fadio, M. Laffitte; Guinèvre, M^{me} Bréval; Elaine, M^{me} Bosman.

Louis Gallet et Ed. Blau ont tiré leur drame de la célèbre légende de Tennyson et l'ont divisé en quatre actes et six tableaux. Premier acte (deux tableaux) : au premier, le Palais d'Arthus; au second, la Chambre de Guinèvre. Deuxième acte : la Terrasse du château de Dinan. Troisième acte : le Lac des Fées, avec effets de nuit et de clair de lune. Ce tableau, qui est tout en ballet, est la mise en scène du rêve de Lancelot. Quatrième acte (deux tableaux) : au premier, le Cloître; au second, le Lac des Fées, avec effet de crépuscule et la barque qui ramène le corps d'Elaine.

On annonce de merveilleux décors.

On a repris le bel ouvrage de Reyer, *Sigurd*, avec sa digne interprète, M^{lle} L. Bréval, retour de Londres. M^{lle} Flahaut a chanté avec un grand succès, pour la première fois, Dalila, dans le superbe opéra de Saint-Saëns.

L'Opéra-Comique ayant fermé ses portes le 13 juillet, pour deux mois, les représentations recommenceront le 14 septembre. Depuis le 15 août, les chœurs, rentrés de congé, travaillent sous la direction de MM. Henri Carré et Mariette; en plus d'*Orphée*, qui servira de début à M^{lle} Gerville-Réache, la *Louise*, de M. Charpentier, qui sera le premier ouvrage nouveau donné la saison prochaine. M. Albert Carré a commandé les quatre décors à M. Jusseaume, qui s'est illustré récemment dans *Joseph*, avec son camp des Hébreux, sur les bords du Nil.

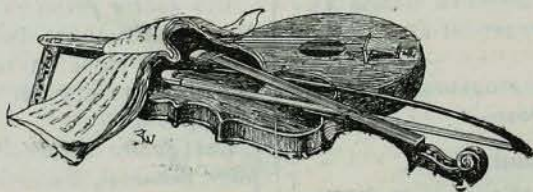
A peine les Concours du Conservatoire terminés, on annonçait que de nombreux engagements de nos jeunes lauréats venaient d'être conclus par les directeurs de nos principales scènes lyriques.

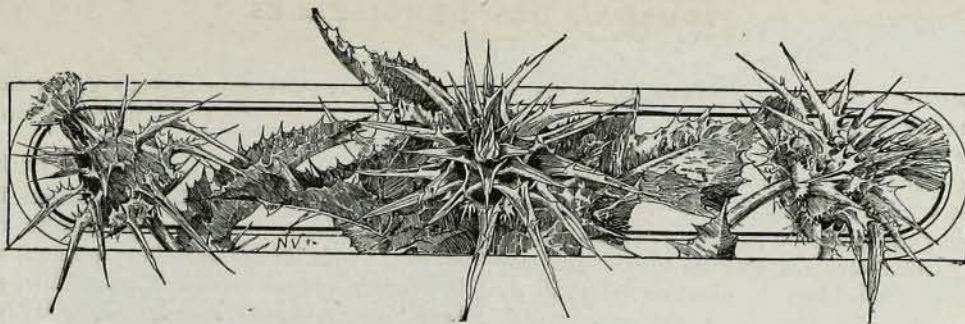
M^{lles} Hatto, Charles et Soyer pour l'Opéra; M^{lles} Rioton et Baux, ainsi que M. Rothier, seraient engagés par M. A. Carré.

Mais il est possible que le ministre n'autorise pas M. Riddez à signer l'engagement proposé pour l'Opéra. On estime, non sans raison, qu'une année d'études encore ne pourra que grandement profiter au jeune artiste.

Au Lyrique de la Renaissance, pendant la fermeture, on installe l'électricité. L'ouverture se fera, le 15 septembre, avec *Si j'étais Roi*, *Martha* et le *Duc de Ferrare*, dont nous rendrons compte à cette époque.

MARIE LASSAVEUR.

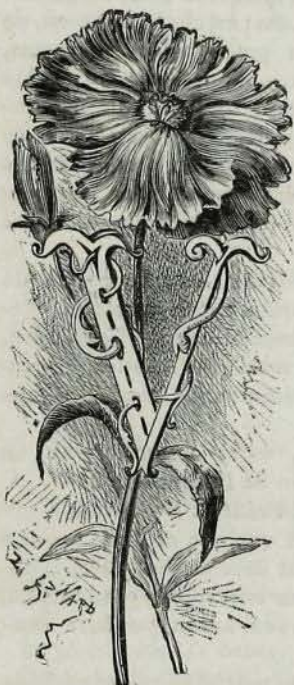




Causerie de Quinzaine

Paris, 15 août 1899.

« Chère marraine,



ous m'avez demandé de vous conter les petites aubaines qui viendraient égayer le long séjour à Paris que nous a imposé cette année le baccalauréat de mon frère, hélas ! nous n'en avons eu qu'une et elle remonte bien loin ; j'attendais toujours son *pendant* pour vous écrire, il n'est pas venu !

Au mois de juillet, nous avons reçu une grande enveloppe dont voici le contenu :

Saint-Cyr, 15 juillet 1899.

La promotion de Bourbaki baptisera ses recrues le 17 juillet à deux heures et demi de l'après-midi.

Le général Maillard, commandant l'École, vous prie de vouloir bien assister à cette fête.

*De la part de M. Pierre ***.*

C'était notre cousin Pierre qui avait pensé à nous offrir cette distraction, celui avec lequel nous faisons, il n'y a pas bien longtemps, de si bonnes parties de cache-cache et qui va, dans deux mois, être officier et commander à des hommes !

Avec sa bonté habituelle, mère a consenti volontiers à accepter l'invitation ; les garçons ont préparé l'itinéraire et nous les toilettes, jasant sur

cette fête dont nous ne savions pas grand chose, sinon qu'elle nous sortirait de Paris pendant toute une journée, et que nous y verrions peut-être le héros de Fashoda.

Le lundi est arrivé, il fait un temps superbe, un peu chaud, mais nous y sommes faits depuis un mois qu'on rôtit ; pour une fois, personne n'est en retard et à deux heures et demi sonnantes, nous entrons à Saint-Cyr avec une foule d'autres élus.

Pierre nous attendait ; après les premiers compliments, il dit :

— Vous savez que le commandant Marchand y sera ?

— Si nous le savons, nous ne pensons qu'à cela depuis quarante-huit heures !

Nous traversons le petit bois, autrefois promenade favorite de Mme de Maintenon ; si son ombre y erre aujourd'hui, que doit dire son austérité des burlesques pochades, des affiches comiques qui pendent aux arbres, offrant aux regards les portraits-charges des professeurs avec leurs tics, leur allure, leurs traits caractéristiques exagérés ; dans une exquise familiarité d'un jour, toutes les plaisanteries sont admises et excusées en ce jour de *triomphe*. C'est sur le terrain de manœuvres, ou Marchfeld, que va se dérouler la fête et qu'aura lieu ce fameux baptême auquel nous sommes conviés.

Tous les élèves de première année, les *recrues*, mettent genou en terre pour écouter la harangue comique du père Système ; ce père Système est le dernier des admis à l'École et, par une étrange ironie, le premier qui y pénètre à la rentrée ; il fait un petit discours que nous entendons mal et qui suscite chez ses auditeurs ce que dans les assemblées parlementaires on appelle : *mouvements divers*. Son speech se termine ainsi :

— Mon général, voulez-vous baptiser la promotion ? Quel nom lui donnerez-vous ?

Et la voix claire et nette du général Maillard prononce :

— Elle se nommera la promotion Marchand.

A ce moment, tous ont été pris de délire, mères et jeunes filles élevaient en l'air ombrelles et éventails; pères et frères agitaient leurs chapeaux, et une immense acclamation sortait des cœurs et des gosiers. Bien qu'habitué aux ovations depuis son retour parmi nous, le parrain de la promotion semble particulièrement ému de l'hommage que lui rendent les soldats du premier bataillon de France et leurs familles, il dit que cette journée restera un de ses plus doux souvenirs.

En cette fête, tout marche au pas de charge, le grand souffle patriotique n'a passé sur nous qu'un moment; bien vite, la gaieté reprend ses droits avec une troupe d'habiles jongleurs, puis un défilé d'amazones *saint-cyriennes*; rien de comique comme ces futurs défenseurs de la patrie, affublés de jupes longues et d'abracadabrants chapeaux, s'enveloppant modestement dans des voiles d'Anglaises effarouchées! Vient ensuite une noce de village d'un grotesque achevé, et de tous côtés surgissent des concerts comiques.

Un peu de repos devient vraiment nécessaire aux acteurs et aux spectateurs; ils le prennent autour de tables bien servies, où le champagne ne fait pas défaut. Les recettes du buffet sont destinées à servir aux aumônes de Mgr Lanusse, le vénérable aumônier de Saint-Cyr; la gourmandise est, ce jour-là, le plus saint des devoirs; du reste, tous en semblent convaincus, je vous assure.

Après le repas, a commencé la vraie représentation théâtrale, la revue de fin d'année : *En voulez-vous du panache?* Elle est écrite en fort jolis vers par un saint-cyrien, et jouée par ses camarades.

Le compère de la revue est Cyrano de Bergerac, venu à Saint-Cyr pour trouver enfin le *vrai* panache. Nous ne sommes pas assez au courant de l'argot de l'École pour comprendre toutes les drôleries de cette pochade; elle soulève des tempêtes de rire chez les initiés; la dernière scène est exquise : Roxane, venant chercher Cyrano à Saint-Cyr, écoute avec lui les strophes que soupirent deux élèves cavaliers regrettant les jours où ils eussent trouvé à l'École les pensionnaires de M^{me} de Maintenon.

La représentation finie, la fête s'est terminée par la danse.

Depuis, nous avons repris notre vie monotone; mais, voilà mon frère bachelier, nous partons pour la mer, mal passé n'est que songe!

Chère marraine, cette interminable épître sera prochainement suivie par d'autres; car il faut

toujours que votre filleule vous conte ses aventures grandes ou petites et vous tienne au courant de sa vie.

« GISELE DE L. »

Cette lettre m'arrive à Dinard, je vous l'envoie, chères lectrices, dans l'espoir que ce récit du *triomphe* vous intéressera. C'est nous qui avons eu le pendant que me réclamait ma filleule, presque à la même date, Dinard recevait la visite de l'*Iphigénie* retour de Bergen, et nous avons pu constater que la gaieté de nos aspirants ne le cède en rien à celle de nos futurs officiers.

La saison bat son plein à Dinard, toutes les élégantes villas de la plage ont réuni leurs propriétaires. Hélas! la Vicomté a retrouvé aussi ses habitants, chaque année plus nombreux; nous regrettons le temps où l'on n'y rencontrait que de rares promeneurs, les petits sentiers sont devenus des routes carrossables, et de tous côtés surgissent de nouvelles constructions; en cherchant bien, on trouve encore quelques petits coins charmants, mais, dans un an, ils auront aussi disparu. Trêve aux regrets; entre le tennis toujours fort en honneur, la bicyclette un peu délaissée, les courses en mails, les bals et les concerts du Casino, la vie s'écoule comme un éclair; pour ceux qui sont venus chercher du repos ici, la déception doit être grande.

Au milieu de ces plaisirs, la catastrophe de Juvisy a apporté un grand frisson; après une pensée émue pour les victimes et ceux qu'ils laissent, chacun s'est souvenu avec une émotion rétrospective des voyages récemment faits en temps d'orage.

Pour nous rassurer, voici ce qu'écrivait un journaliste au lendemain de la catastrophe :

« Un aimable savant, Frédéric Bramwell, a calculé patiemment que, si quelque original tenait à mourir dans un accident de chemin de fer, il devrait voyager nuit et jour en express pendant neuf cents ans. Mathusalem seul aurait pu faire l'expérience. »

En résumé, on compte un tué sur vingt millions de voyageurs; du temps des diligences, la proportion était d'un voyageur tué sur trois cent mille, vous voyez que nous avons fait des progrès; regagnons donc sans crainte nos pénates; après les accidents, on redouble de précautions; nous pouvons dire, comme dans un vieux vaudeville : « Soyons braves, il n'y a pas de danger ! »

EDMÉE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.